Ami du Clergé du 31 juillet 1952

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Plans d'instructions dominicales. — XXV. 10e Dimanche après la Pentecôte : Le pharisien et le publicain, 269.. — XXVI. Fête de l'Assomption « Magnificat », 271. — XXVII. 11e Dimanche : La guérison d'un sourd-muet, 272.
Fête de l'Assomption. — Marie instrument docile de Dieu et corédemptrice, 274.
Retraite évangélique pour Jeunes Filles. — 2e jour : VIII. La Chananéenne, 275.

PLANS D'INSTRUCTIONS DOMINICALES

XXV

10e Dimanche après la Pentecôte

Sur l'Evangile (Luc, XVIII, 9-14)

LE PHARISIEN ET LE PUBLICAIN

Chaque page de l'Evangile porte une leçon de vie qui doit être appliquée par les chrétiens qui la lisent, sous peine de laisser passer un appel précis de Dieu invitant à une conversion totale ou partielle. Mais si toute l'Ecriture est ainsi utile pour « enseigner, reprendre, redresser, former à la justice » (II Tim., III, 16), les paraboles de l'Evangile le sont davantage encore. Celle d'aujourd'hui serait vaine et sans effet si elle ne provoquait, en chacun de nous, un examen personnel de conscience.

On résumera ainsi toute l'homélie provoquant à examen : **Deux catégories de fidèles, et deux attitudes spirituelles.**

I. — *Dans la parabole*

La parabole est une scène inventée, mais fondée sur des éléments réels de la vie courante. Pharisiens et publicains étaient, au temps de Jésus, deux classes d'hommes bien caractérisées.

1° **Un Pharisien.** Juif d'une secte bien connue, dont le nom même indique une mise à part des autres, des « purs ». Les commandements de Dieu, augmentés des prescriptions détaillées concernant la prière, la pureté extérieure, les dîmes, impôts sacrés et aumônes, les Pharisiens font profession de les observer en détail.

a) Celui-ci dit : « **Je donne la dîme sur tous mes biens** » ; c'est vrai. Jésus l'a reconnu lui-même ailleurs : « Pharisiens, vous acquittez la dîme de la menthe, de la rue et de tous les légumes » ; mais il ajoute : « vous omettez la justice et l'amour de Dieu » (Luc, XI, 42 ; cf. Mat., XXIII, 23) ; et l'Evangéliste dit ailleurs des Pharisiens qu'ils sont « amis de l'argent » (Luc, XVI, 14).

b) Le Pharisien dit encore : « **Je jeûne deux fois la semaine** » ; et c'était vrai, sans doute ; de même, il se purifiait fidèlement avant les repas et ne mangeait aucun mets déclaré impur par la Loi juive. Mais : « Vous purifiez le dehors de la coupe et du plat ; mais votre intérieur est rempli de rapine et de malveillance. ...Vous ressemblez, Pharisiens, à des sépulcres blanchis, lesquels, vus du dehors, paraissent splendides, mais sont pleins, à l'intérieur, d'ossements de morts et de toutes sortes d'immondices » (Luc, XI, 39 ; Mat., XXIII, 27). Les phrases de N.-S. sont assez expressives pour se passer de commentaires.

c) **Quant à la prière,** elle est une des spécialités des Pharisiens : « Vous faites semblant de prier longuement », leur dit Jésus (Mat., XXIII, 14), cette prière ne demande rien ; elle étale devant Dieu, des actions apparemment glorieuses, comme celui qui étale complaisamment les décorations clinquantes dont sa poitrine est constellée.

Cette prière juge et condamne les autres hommes, en s'en distinguant et séparant nettement. Or le Christ a dit : « Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés » (Mat., VII, 1-2). Et ce Pharisien qui juge si allègrement les autres peut entendre de Jésus sa propre condamnation : « Malheur à vous, scribes et Pharisiens hypocrites... Malheur ! Malheur ! » (Mat., XXIII, 13, 14, 15, 23 ; Luc, XI, 42, 43, 44) ; ou encore : « Pharisiens aveugles !... guides aveugles ! » (Mat., XXIII, 19, 24, 26). Il peut connaître aussi ce jugement déjà porté par Dieu sur ceux de sa secte : « Vous êtes de ceux qui se font passer pour justes devant les hommes [entendons en écho la prière du Pharisien : « Je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont rapaces, injustes, adultères »]. Mais Dieu connait vos cœurs ; en effet, ce qui est élevé pour les hommes n'est qu'un objet de dégoût aux yeux de Dieu » (Luc, XVI, 15).

d) Enfin **son attitude dans la prière** : il prie debout, la tête haute, comme quelqu'un qui traite presque d'égal à égal avec Dieu ; il prie bien en vue (à l'encontre du publicain qui n'ose s'approcher). Les Pharisiens, en effet, « aiment à être assis au siège d'honneur dans les synagogues et être salués sur les places » a dit Jésus (Luc, XI, 43) et : « ils font semblant de prier longuement ». C'est pourquoi ils recevront une condamnation plus sévère.

2° **Un publicain.** a) Ce n'était pas un membre d'une secte religieuse ; mais **un fonctionnaire particulièrement honni** car son métier (faire rentrer les impôts) n'était pas spécialement prisé des Juifs. Publicain = pécheur = individu nuisible, qu'il faut fuir et avec lequel il ne faut entretenir aucune relation sociale.

Aussi les Pharisiens rejetaient-ils violemment les publicains de leur société, les regardant comme des parias ; le Pharisien de la parabole le prouve bien : « ce publicain », c'est pour lui le terme de comparaison le plus proche, le type du pécheur dont Dieu ne peut vouloir le salut.

b) **L'attitude de ce publicain** : il ose à peine entrer ; il se tient comme un mendiant dans le Temple de Dieu, lequel cependant est ouvert à lui comme aux autres ; il ose à peine regarder le ciel en direction de Dieu : pourtant, Dieu n'est-il pas le Père de tous, qui fait « lever son soleil sur les méchants et sur les bons et tomber la pluie sur les justes et sur les injustes » ? (Mat., V, 45).

c) **La prière du publicain** : celle d'un pécheur. Il est classé « pécheur » par catégorie sociale ; mais surtout il se sent profondément pécheur devant Dieu. Aussi il n'ose pas même adorer ni remercier, mais seulement demander à Dieu justice et pardon, tel l'enfant prodigue décidant de rentrer à la maison paternelle (Luc, XV, 18).

d) **Ce que le Christ pensait des publicains** :

— qu'ils entreraient, avec des femmes de mauvaise vie (converties), avant certains fidèles, dans le royaume des cieux (Mat., XXI, 31).

— que certains étaient capables d'ètre les colonnes de son Eglise ; aussi choisit-il Lévi (ou Matthieu), l'appelant à le suivre alors qu'il était à son métier assis au bureau de douane (Luc, V, 27-28).

— Et Jésus n'hésitait pas à manger à leur table, au grand scandale des Pharisiens (Luc, V, 29-30). « Et beaucoup de publicains et de pécheurs prenaient place avec Jésus et ses disciples, car ils étaient nombreux et le suivaient » (Marc, II, 15).

— En somme, le Christ, par ses paroles et ses attitudes, voulait affirmer que, aux yeux de Dieu, nul n'est pécheur du fait de sa naissance ou de sa catégorie sociale et tous sont appelés au salut.

II. — *Dans la réalité*

Il faut transposer ces portraits à la réalité, car Jésus veut donner, ici, une leçon à l'adresse de ceux « qui se flattent d'être justes et n'ont que mépris pour les autres » (Luc, XVIII, 9). On ne caractérisera personne directement, mais on invitera les auditeurs à se poser quelques questions, au terme desquelles, s'ils sont loyaux, ils se connaîtront mieux comme « justes »(ou non), c.-à-d.. qu'ils sauront mieux s'ils sont ou non fidèles à ce que Dieu attend d'eux.

1° Première série de questions : **Comportement social.**

a) Si l'on est d'une classe aisée, riche :

— s'en prévaut-on pour avoir une vie facile ? pour être considéré ? pour exiger la préséance partout ? pour être traité comme « maître » et seigneur du pays ? (cf. Mat., XXIII, 8).

— regarde-t-on comme parias les pauvres, les prolétaires, les mal vêtus, les gens incultes, les étrangers ?

— estime-t-on ne gagner jamais assez, et les autres toujours trop ?

b) Pauvre, travailleur, employé ou fonctionnaire dénigré :

— est-on aigri, jaloux des autres, envieux ou révolté contre la société ?

— attend-on la « révolution » (générale ou partielle) qui, nous donnant l'aisance, égalisera les classes, écrasera les riches, assouvira ainsi les haines ?

c) ou au contraire : riche ou pauvre, a-t-on souci du gain honnête, du devoir professionnel bien fait, de la stricte équité en affaires ? — et le désir sincère du bonheur de tous, quitte à y sacrifier un peu de son propre bonheur ?

2° Deuxième série de questions : **Comportement religieux.**

a) Comment considère-t-on **la religion** ? — comme un moyen de conserver l'ordre social établi, ou comme le moyen que Dieu nous donne de l'atteindre sûrement pour le servir mieux ?

b) Et **Dieu ?** — Est-il celui devant qui on étale ses mérites, exigeant de lui don pour don, avantage, faveur, considération, santé ? — ou le regarde-t-on comme le Maître incontesté, et celui sans l'aide permanente duquel on ne peut rien faire ?

c) Et **soi-même ?** — Estime-t-on ses vertus, ses qualités, la valeur de sa propre pratique religieuse (conservateur, bon chrétien, régulier et honnête, « ni tué ni volé ») ; a-t-on conscience, avant tout, d'être un soutien de l'Eglise, solide, durable et sans faille ?

— ou au contraire : conscience de bien des péchés passés ou actuels, certain d'être un chrétien pas assez fervent, ni ardent, d'affecter un comportement du dehors auquel ne s'accordent pas assez les sentiments internes, refusant par égoïsme, respect humain ou routine l'action professionnelle, sociale et catholique que le Christ attend ? En un mot, est-on conscient d'être insuffisant et pécheur ?

d) Et les autres ? — Les considère-t-on avant tout comme « autres », lointains, inutiles, voire gênants ; — détaille-t-on leur défaillance, révélant leurs péchés, les rejetant, s'il était possible, de notre voisinage, même à l'église ?

— ou au contraire : les estime-t-on « nos frères »? aime-t-on en eux leurs qualités, leur succès, leur valeur ? les aide-t-on dans leurs besoins, et tous sans distinction, qu'ils soient ou non de la même famille, de la même classe, du même pays, de la même race, même s'ils sont d'une autre religion ? (cf. Mat., V, 43-48).

3° Troisième série de questions : **Comportement dans la prière.**

Il faut examiner spécialement cette attitude, puisque N.-S. a volontairement choisi l'exemple de cette parabole à ce propos : car ici se manifestent à l'évidence les tendances vraies ou fausses de la piété chrétienne, indice de l'orientation profonde de toute la vie.

a) Peut-on se vanter à Dieu de nos qualités, pour le remercier de nous trouver aussi réussis que nous estimons l'être ? pour demander des avantages en retour d'une apparente fidélité ? ou au contraire, pécheurs, pour demander le pardon ; faibles, pour solliciter l'aide quotidienne dans les luttes submergeantes de la vie ?

b) Prie-t-on pour soi et, parfois presque pour se venger des autres ? — ou, au contraire, pour que Dieu rayonne de gloire dans le monde, que les hommes, tous frères, soient heureux et donc nous avec eux ? (cf. Mat., VI, 8-14).

c) Au confessionnal ne trouve-t-on pratiquement aucun péché à accuser, tant notre conscience se tait ? et n'en vient-on pas, surtout, à accuser les autres ?

— ou au contraire, pécheurs, humiliés et repentants, vient-on, à genoux, se frappant la poitrine, demander au **Rédempteur** le pardon qu'il a payé pour nous de son sang ?

4° Si à ces questions nous pouvons répondre comme le publicain, alors nous sommes, comme lui, assurés de retourner chez nous « justifiés », amis de Dieu, aidés par lui pour notre sanctification quotidienne.

— Sinon, comme le Pharisien, Dieu, que nous refusons en croyant faussement le servir, nous rejettera.

* *

En conclusion : s'il en est encore qui se flattent d'être bons chrétiens et n'ont que mépris pour les autres, qu'ils s'examinent et qu'ils reconnaissent loyalement ce qu'ils doivent changer en eux. Ce n'est pas difficile : il suffit d'en venir à juger les autres et nous-mêmes comme Dieu les juge, et comme il les jugera au dernier jour : et il y aura, ce jour-là, grand étonnement pour tous (Mat., XXV, 31-33, 37-40, 44-45).

Celui qui se croit bon, fidèle, vrai chrétien, et qui s'enorgueillit, il sera abaissé (Luc, XVIII, 14), et Dieu l'a en particulier dégoût (Luc, XVI, 15). L'humble serviteur, caché, ignorant sa valeur, dévoué aux autres comme le fut le Christ, abaissé, « il sera élevé ». Tel un petit enfant, « à lui et à ses semblables appartient le royaume de Dieu » (Luc, XVIII, 14, 16).

XXVI

Fête de l'Assomption

Sur l'Evangile (Luc, I, 41-50)

« MAGNIFICAT »

On commentera ici l'évangile de la nouvelle messe de l'Assomption. Il ne s'agira pas d'un sermon complet sur un thème marlal, mais d'une homélie aussi proche que possible des extraits du texte sacré, proposés désormais par la liturgie à notre méditation en cette fête.

I. — *Grandeurs de Marie*

La scène de la Visitation, immortalisée par l'art, méditée quotidiennement dans les mystères du Rosaire, familière aux chrétiens, fut un événement très simple en soi, et nullement perçu dans sa vraie grandeur par des témoins non informés. Mais le dialogue entre Elisabeth et Marie, divinement inspiré dans le texte que nous en conservons, exalte en termes inégalables la grandeur de la Sainte Vierge.

a) « Dieu a jeté les yeux sur **la bassesse de sa servante** », chante Marie (℣ 48), — en quoi elle affirme d'emblée une incomparable grandeur aux yeux de Dieu, car « quiconque s'abaisse sera élevé » (Luc, XVIII, 14); et d'autre part, le Christ n'étant pas venu pour être servi mais pour servir (Mat., XX, 28), quiconque « sert » est comme le Christ. Marie, humble et servante, est déjà, à ce seul titre, très grande, selon la perspective évangélique.

b) « **La mère de mon Seigneur** vient me faire visite », dit Elisabeth (℣ 43) : elle décerne ainsi un titre éclatant de grandeur : l'aurait-elle fait en ces termes à l'adresse de sa cousine si Dieu lui-même n'avait, en cet instant, éclairé son âme, en sa foi naissante, d'une lumière surnaturelle ? Elisabeth, la première de l'immense multitude des dévots de Marie, salue celle-ci de son titre de Mère du Messie. Incomparable grandeur, attendue dans une religieuse impatience et avec une sainte émulation par toutes les femmes en Israël. C'en est fait : cette mère choisie entre toutes, c'est Marie.

c) « **Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses** », répond la Vierge à sa cousine (℣ 49). Nous atteignons aux vraies grandeurs de Marie. **En** elle ces « grandes choses » se passent ; **par** elle, Dieu va réaliser de grandes choses, l' « œuvre des œuvres » de celui qui se nomme précisément le « Tout-Puissant ».

— Que sait Marie de ces « grandes choses » ? de quelles « grandeurs » opérées en elle veut-elle parler ?

— Elle sait ce que l'Ange lui a dit récemment. Ton fils « sera grand et on l'appellera le Fils du Très-Haut. Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père ; et il régnera sur la maison de Jacob à jamais et son règne n'aura point de fin » (Luc, I, 32-33). D'autre part, ce fils de ses entrailles « s'appellera Jésus, car c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés » (Mat., I, 21).

— Donc : 1) un miracle éclatant : Dieu fait homme dans le sein de Marie : l'Incarnation. 2) Une œuvre d'incommensurable puissance divine : Dieu sauvant les hommes : la Rédemption.

De cette œuvre par excellence S. Paul dira que Dieu y a pensé de toute éternité, y a préparé le monde et l'humanité, pour enfin la réaliser au temps du Christ : c'est le « **mystère** » **du salut du monde,** fruit de l'incommensurable puissance et de l'amour de Dieu (Eph., I, 7-11 ; II, 4-5 ; III, 18-19). Or Marie en est un instrument choisi et docile. Voilà sa primordiale grandeur.

II. — *Louanges de Marie*

Comment pourrait-on ne pas chanter sans cesse les grandeurs d'une si incomparable créature de Dieu ? — Sa vraie beauté n'est pas physique. En elle transparait la beauté éclatante d'une pure et splendide œuvre de Dieu. Ici encore, le dialogue d'Elisabeth et de Marie est la première litanie à la louange de la Sainte Vierge.

a) Jean-Baptiste, avant même de naître, loue Marie par son mystérieux tressaillement, celui de l'âme juive attendant la libération et la découvrant enfin. **Elisabeth,** elle, proclame : « Tu es bénie entre toutes les femmes ! » (℣ 42). Et **Marie** accepte, et renchérit sur la louange : « Oui, désormais toutes les nations me diront bienheureuse » (℣ 48). Elle attendait désormais et semblait prophétiquement entendre l'immense et infini chant de louange que les frères de son Fils chanteraient jusqu'à la fin du monde en l'honneur de leur Mère ; en quoi elle ne se trompait pas. Et peut-être devinait-elle dans la louange formulée par Elisabeth le refrain filial que, chaque jour, par millions les chrétiens rediraient en son honneur : (« Vous êtes bénie entre toutes les femmes ») !

b) A ces paroles : « tu es bénie », Elisabeth ajoute, à la louange de Marie : « Tu es bienheureuse » ; « **bienheureuse parce que tu as cru** en la parole de Dieu » (℣ 45). C'est vrai : elle n'a pas douté quand l'Ange a proposé l'offre divine, elle a seulement demandé comment cela se ferait (Luc, I, 34). Elisabeth sait combien il était héroïque, en pareille conjoncture, d'accepter sans douter la promesse divine : Zacharie, qui douta, est muet à la maison, toujours muet (Luc, I, 18-24). D'autre part, croyant en la parole de Dieu, Marie a obéi sans réticence : « Je suis la servante du Seigneur ; qu'il m'advienne selon ta parole » (Luc, I, 38).

En cela même, Marie fut plus estimée de Dieu, et plus digne de louange que pour son titre véritable de Mère de Dieu. N'est-ce pas ce que Jésus a voulu dire, à la femme qui s'écriait : « Bienheureuse celle qui a mis au monde un tel fils ! » Quand, refusant cet éloge pour sa mère, il répondit : « Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui l'observent » : ce disant, c'était encore Marie qu'il louait, mais pour son plus méritant titre de gloire ; car Marie, la première, entendit un appel divin et répondit un « **oui** » qui ne liera jamais de façon aussi décisive à Dieu aucune autre volonté humaine. Les chrétiens savent donc désormais en quoi ils doivent sans cesse féliciter la Sainte Vierge.

c) Mais la louange de Marie s'adresse à Dieu. Nul orgueil, évidemment, dans le ℣ 49 : « Toutes les générations me diront bienheureuse », chante Marie, mais : parce qu'elles loueront en moi l'œuvre éclatante de Dieu. Aussi a-t-elle dit : « Mon âme exalte le Seigneur, et mon esprit tressaille de joie en Dieu, mon Sauveur ».

Louer Marie, c'est chanter la gloire de Dieu, comme on admire, dans les beautés de la nature, non la splendeur en soi de la montagne ou de la mer, mais le créateur de cette beauté éblouissante. Jamais les catholiques n'idolâtrent la Ste Vierge ou ne la divinisent. S'y égareraient-ils, par une aberration que l'on rencontre parfois, qu'ils seraient infidèles à la louange même de celle qui n'a chanté sa propre gloire que pour en faire hommage à son Dieu.

III. — *A la suite de Marie*

On n'aurait pas complètement médité l'évangile de ce jour si on n'entendait, comme un dernier écho, ces paroles à nous destinées et sur lesquelles la liturgie veut que s'achève le chant de l'évangile : « Sa miséricorde s'étend d'âge en âge sur ceux qui le craignent » (℣ 50).

a) Sens de ce verset : **Dieu ne limite pas à Marie l'abondance de ses dons.** Son immense bonté, qui réalisa en la Vierge de si étonnants prodiges de grâce, atteint tous les hommes, de tous les temps, de toutes conditions et de toutes races, pourvu qu'ils aient la volonté de servir Dieu sincèrement.

Ainsi, chose étonnante, cet évangile s'applique à nous. Si nous imitons Marie dans sa foi et son obéissance à Dieu, nous aurons part à des grâces analogues à celles dont Dieu l'a comblée. On pourra expliciter cette idée en insistant sur l'un ou l'autre des aspects suivants.

b) Sur les traces de Marie : **foi et soumission.**
— « Bienheureux ceux qui écoutent l'appel de Dieu et qui y répondent » : comme pour Marie, c'est une invitation à aimer sans limites le Dieu qui nous aime, et les hommes nos frères ; c'est un appel à se dépasser pour être racheté, sauvé, sanctifié ; c'est une invitation à dire « oui » à Dieu, une fois pour toutes, et d'innombrables fois en toutes les circonstances de la vie quotidienne.

— Foi : croire sans comprendre, mais parce que Dieu nous le fait savoir sans doute possible. Croire surtout en l'amour de Dieu, qui l'a poussé à ne pas rester comme enfermé dans une lointaine Trinité, mais à faire de son Fils un homme comme nous, vivant avec nous afin de mourir pour nous et de nous sauver. Tel est, en substance, ce qu'a compris et admis Marie et ce qu'il nous faut croire pour bénéficier des grâces divines.

c) **Les étapes de Marie sont aussi celles du chrétien.**

Effectivement, les « mystères » de la vie de Marie sont souvent reproduits dans toute vie chrétienne. Et c'est notre source d'espoir et de consolation : le fils qui vit comme sa mère et s'attache à ses pas est assuré pour toujours de son appui, tendre et jamais défaillant. On comprend alors pourquoi les « mystères » du Rosaire sont proposés quotidiennement à notre méditation : ils éclairent notre propre route.

On évoquera quelques exemples :

— Marie fut **préservée de la faute** originelle, en prévision des mérites de son Fils, rédempteur du genre humain. Le baptême nous lave du péché, la grâce permanente et vivifiée par les autres sacrements nous en préserve.

— Marie fut maintes fois **transpercée d'un glaive douloureux,** pour, finalement, voir mourir sous ses yeux son Fils en croix. Quelle vie humaine est exempte de la douleur, physique, morale ou spirituelle, crucifiante, mais rédemptrice si nous l'unissons à celle du Christ, comme Marie et par Marie ?

— Morte ou non, glorieuse en tout cas **dans le ciel, Marie y vit avec son corps.** C'est notre attente ; et l'Assomption de Marie, dogme de notre foi, nous confirme dans la certitude de cette espérance : nous vivrons pour toujours dans la gloire du ciel, corps et âme, si du moins nous avons gardé pour le Seigneur notre esprit pur de tout péché, et notre corps sans souillure parce que « membre du Christ » (I Cor., VII, 14) et « temple du St-Esprit » (I Cor., VII, 19-20).

Conclusion : Dans une simple scène d'amitié familiale, au village d'Aïn-Karim, le ciel paraît s'être entr'ouvert : Dieu se révèle dans sa grandeur et son immense amour pour les hommes ; une jeune fille s'y manifeste, sans fausse exaltation ou pseudo-mysticisme, dans la sublimité d'une action de grâces exigée par les incomparables faveurs divines dont elle jouit ; une autre femme, sa parente, porte-parole de la foule des fidèles de tous les temps, lui chante les louanges qu'elle mérite. C'est la Visitation.

Ainsi de notre vie quotidienne. Le ciel y est sans cesse inséré ; point n'est besoin, pour cela de sublimité factice ni d'élans mystiques: Il suffit d'y reconnaître la main de Dieu sur nous, aidant chaque action ordinaire à porter à notre avantage des fruits de bonheur éternel.

Bien sûr, la gloire spécifique de la Mère de Dieu sera toujours bien au-dessus de la nôtre. Mais la nôtre sera analogue à celle de Marie. Ce qu'une femme de la race humaine a obtenu, nous en jouirons nous aussi : la faveur de Dieu, sa grâce, la gloire du ciel dans la Résurrection. Trois fois le jour, l'Angelus sonne pour nous le rappeler. Cent fois le jour, en chaque action, nous pourrions chanter, à la gloire de Dieu, notre « Magnificat ».

XXVII

11e Dimanche après la Pentecôte

Sur l'Evangile (Marc, VII, 31-37)

LA GUÉRISON DU SOURD-MUET

Les miracles de Jésus sont des gestes divins se déroulant sous les yeux étonnés, incrédules ou convaincus, des spectateurs. Ces miracles réalisent quelque chose, et ils enseignent en même temps. Dans la scène présente, Jésus n'a à peu près rien dit ; mais ce qu'il a fait est chargé d'une leçon, que l'on exposera.

I. — *Geste de Dieu*

Avant de regarder la présente scène de guérison, se souvenir de la scène de la création, dans la Genèse.

a) « Yahweh Dieu **forma l'homme de la poussière** du sol » (Gen., II, 7) : c'était après avoir créé tous les êtres, lorsqu'il n'y avait plus à mettre dans le monde que quelqu'un pour cultiver le jardin de l'univers (℣ 5) ; et surtout, quand Dieu voulait au sommet de sa création, où tout était bon et reflétait sa gloire, un être qui lui ressemblât plus parfaitement, parce qu'il serait doué de raison (Gen., I, 26-27).

b) « Dieu **insuffla** dans les narines de l'homme **un souffle de vie** » ; récit imagé pour faire comprendre que la vie (réalité qu'aucun savant n'analysa ni ne créa jamais) est une communication du Créateur, de celui qui est le vivant par excellence (« Je suis celui qui suis » Exode, III, 14). Dieu donne à l'homme sa propre respiration, image lointaine d'une autre vérité : Dieu donne à l'homme sa propre vie.

c) « Et l'homme devint **un être vivant** », parfaite réalisation de Dieu, mais soumis pour toujours à l'étroite dépendance de son créateur. Appelé aussi à vivre d'une vie plus profonde, la vie surnaturelle, l'homme n'y participera que s'il se soumet à la volonté divine. Adam dira « non » en un instant de folie orgueilleuse ; et bien des fils d'Adam l'imiteront. Un homme, fils d'homme mais aussi Fils de Dieu, viendra pour redonner

aux hommes par sa mort la vie vraie et éternelle. Jésus par ses actions rédemptrices continue, répare et complète l'œuvre de création.

II. — *Geste du Christ*

Ce rappel d'une page fondamentale de l'A. T. doit aider à comprendre la portée de la scène présente.

a) De même que Dieu modela l'homme pour le créer (évoquer le doigt puissant du Père communiquant la vie à Adam, d'après Michel-Ange à la Sixtine) ; ainsi le **Christ touche** les sens non ouverts de cet infirme. La puissance du créateur est en Jésus : Il fera entendre et parler ce sourd-muet aussi facilement que Dieu créa Adam. Mais noter l'insistance de l'évangéliste à relever tous les détails par lesquels le Fils de Dieu veut comme matérialiser son geste créateur : on le prie de lui « imposer les mains » ; « il lui met ses doigts dans les oreilles » ; « il lui touche la langue ». Et les sens non vivants de cet homme reçurent la vie : c'est le miracle proprement dit, un geste créateur.

b) Relever un détail : Jésus toucha la langue du malade avec sa salive. Jésus est coutumier du fait : il guérit l'aveugle-né en lui mettant sur les yeux de la boue qu'il a faite « avec sa salive, en ayant craché à terre » (Jo., IX, 6, cf. 11 et 15). — Geste étrange ? — c'est le même geste que celui de Dieu formant Adam avec la boue malléable de la terre féconde et y insufflant sa vie. Geste imagé par lequel Jésus veut signifier qu'il communique à ce sourd-muet quelque chose de lui-même, de sa puissance divine (salive : sécrétion vitale).

c) Il ne semble pas que le geste de Jésus ait eu immédiatement une autre portée. Il n'a pas communiqué au guéri sa vie divine. On ne trouve ici ni acte de foi qui sauve et donne la vie, ni remise des péchés, comme après bien des guérisons de l'Evangile. Pourtant, à ce miracle est certainement attachée une leçon vivifiante, moins nettement dégagée, certes, que celle qui suit la guérison de l'aveugle-né (Jo., IX : Jésus est la vraie lumière).

Ce miracle doit **faire comprendre que Jésus est le Messie** : il était annoncé, en effet, par les prophètes, que le Messie, entre autres signes de l'authenticité de sa mission, rendrait l'ouïe aux sourds et guérirait les infirmités : c'est d'ailleurs ce signe que Jésus reprend à son compte pour faire répondre à la question que lui avait fait poser Jean-Baptiste (Luc, VII, 18-23). Et n'est-ce pas ce signe messianique que Dieu dessinait déjà quand il rendit la parole à Zacharie le jour où naquit le Précurseur du monde ? (Luc, I, 64).

d) Mais ni la foule ne semble avoir compris toute la leçon de ce geste miraculeux, ni Jésus avoir souhaité que la nouvelle s'en diffuse : c'est pourquoi il impose silence au miraculé (on aura noté au passage avec quel soin Jésus a voulu que ce miracle ne fût pas public : il avait guéri le sourd-muet « à part, hors de la foule » (℣ 33). Son heure n'était pas encore venue.

Leçon à en déduire : — certaines grâces, Dieu les donne, par le Christ, mais dans le secret de la conscience ; elles ne serviront extérieurement à la cause de sa gloire et de la conversion des hommes que s'il le veut et quand il le voudra (cas de certains saints) ;

— de grands miracles de nature sont parfois sans effet sur la foule : ici, on admire, sans plus ; ailleurs, on oubliera même de remercier (les dix lépreux : Luc, XVII, 12-18) ; plus tard, alors qu'il s'agira de miracles incontestables (l'aveugle-né) ou stupéfiants (Lazare ressuscité) on doutera, on intimera au bénéficiaire de se taire (Jo.., **IX**, 28, 34) ou on cherchera à le faire disparaître (Jo., XII, 10-11). Le monde aurait-il donc peur de voir Dieu agir au milieu de lui ?

III. — *Gestes de l'Eglise*

En fait, Dieu n'intervient que rarement de nos nos jours pour réaliser des miracles de nature (Lourdes, par exemple) ; le Christ a achevé le temps où il accomplissait des gestes visibles en faveur des hommes pour leur donner la vie et confiance en sa mission. Mais l'œuvre de Dieu continue var l'Eglise (« le Christ et l'Eglise, c'est tout un »), et celle-ci agit comme le Christ et au nom du Christ.

a) L'Eglise ouvre des oreilles closes : au rituel du Baptême, le prêtre, comme Jésus, prenant de sa salive, et prononçant (la seule fois sans doute dans toute la liturgie catholique, y compris les paroles de la consécration) la parole du Christ dans la langue même (araméen) où il la prononça : « Ephphetha ! », ordonne aux oreilles du catéchumène de s'ouvrir, non à l'audition naturelle évidemment, donc à l'audition surnaturelle. En d'autres termes, les sens et toute l'âme raisonnable vont s'ouvrir à la foi.

— Ce faisant, le ministre de l'Eglise parachève le **geste créateur** de Dieu et accomplit en plénitude le **geste guérisseur** de Jésus. Non seulement il imite, et transpose les paroles de Jésus par une expressive analogie ; mais il fait ce que le Christ aurait souhaité faire le jour où il guérit l'infirme : **il donne la foi et la vie surnaturelle.**

b) L'Eglise met sur les lèvres les paroles qui sauvent.

Ce geste de Jésus mettant sur la langue du muet sa propre salive pour qu'il parle, voulait signifier que Jésus souhaitait mettre sur les lèvres des hommes ses propres paroles, expression de ses propres pensées, qui sont celles mêmes de Dieu. Jésus voulait nous apprendre à parler, à dire les paroles essentielles, celles qui louent son Père et qui sauvent.

C'est ce qu'il fait pour nous par l'Eglise. Au même moment du Baptême, le bébé par la bouche des parrains, ou l'adulte par lui-même disent à Dieu la prière parfaite que Jésus a dictée pour les lèvres humaines, le « Notre Père » ; ils récitent aussi la « profession » de foi, par laquelle ils affirment publiquement leur adhésion inconditionnée au Dieu créateur, au Christ rédempteur et à l'Esprit-Saint sanctificateur (le « **Credo** »).

Cette foi sauve et donne la vie éternelle ; mais elle suppose que l'homme la proclame publiquement : sinon, le Christ le reniera publiquement au dernier jour (Mat., X, 32). Ainsi la parole de l'homme, expression qui doit être sincère de son intelligence « que votre oui soit un oui et votre non un non » (Jac., V, 12), laquelle est un reflet de Dieu, contribue à le sauver.

c) C'est aussi **par la parole** que **l'Eglise communique** dans le monde aux hommes pour qu'ils les connaissent et y adhèrent, **les vérités qui sauvent.**

Il faut que les continuateurs de l'œuvre du Christ prêchent ; et il faut que les fidèles les écoutent prêcher.

— N'y a-t-il pas lieu de demander à Jésus qu'il continue son action vigilante, pour que ceux qui, dans l'Eglise, doivent parler ne soient pas muets et ceux qui doivent écouter ne soient pas sourds

— Demander comme une grâce, car la chose est difficile, que les évêques, les prêtres parlent courageusement, à temps et à contre-temps pour

rappeler les vérités sans lesquelles le monde se perdrait.

— Demander que l'Eglise partout conserve ou retrouve son droit le plus fondamental, celui de n'avoir pas les lèvres liées pour pouvoir proclamer toujours le message du salut.

— Demander enfin, chacun pour soi et pour tous, d'avoir l'oreille attentive et le cœur ouvert pour guetter toute parole qui nous vient de Dieu par l'Eglise : « l'homme ne se nourrit pas seulement de pain mais de toute parole qui vient de la bouche de Dieu » (Mat., IV, 4 ; Deut., VII, 3). « Bienheureux ceux qui entendent la parole de Dieu et qui y obéissent » (Luc, XI, 28).

* *

On conclura en rappelant aux fidèles qu'ils ont eux aussi l'obligation de guérir les sourds spirituels qui les avoisinent : pour cela il leur faut le courage de n'être pas muets, même s'ils sont bègues ou malhabiles, ou timides comme Jérémie (Jér., I, 6). Ils doivent dire, en temps utile, la parole inspirée par les vérités de foi dont ils vivent ; ils doivent savoir dire « non » quand Dieu l'exige ; et surtout prêcher sans cesse autour d'eux la Bonne Nouvelle qui répand l'espérance et qui sauve. Et leur meilleure prédication, souvent, ce sera leurs actions.

FETE DE L'ASSOMPTION

MARIE, INSTRUMENT DOCILE DE DIEU ET CORÉDEMPTRICE

Benedixit te Dominus.
Le Seigneur t'a bénie.
(Judith, XIII, 22).

Quand on veut célébrer la gloire de Marie, on sent, de façon très aigüe, l'impuissance de la parole humaine. Pour y remédier, nous utiliserons l'épître de ce jour, qui exprime la pensée de l'Eglise. Elle est extraite du livre saint qui narre les exploits de Judith, l'héroïne juive : les louanges exceptionnelles qui lui sont décernées conviennent bien mieux à la Mère de Dieu.

Un triple enseignement apparaît dans cette épître : Marie, instrument docile du Tout-Puissant et corédemptrice est glorifiée partout et toujours.

I. — *Marie, instrument docile du Tout-Puissant*

« Le Seigneur t'a bénie dans sa force, car par toi, il a fait rentrer dans le néant nos ennemis ».

Sitôt la chute originelle, Dieu annonce à l'humanité le salut, mais cette œuvre exige notre concours. C'est pourquoi, au moment de son accomplissement, « l'ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée, appelée Nazareth, vers une vierge... et le nom de la vierge était Marie. » Il la salua, la rassura, puis lui exposa le plan divin : « Voici que tu vas concevoir et enfanter un fils. Tu lui donneras le nom de Jésus », c'est-à-dire Sauveur. Marie sollicite des éclaircissements, l'ange les lui donne immédiatement . « L'Esprit-Saint viendra sur toi et la puissance du Très-Haut te couvrira de son ombre. » Dès qu'elle a saisi les modalités essentielles de l'œuvre divine, la Vierge prononce son *Fiat* absolu : « Je suis la servante toute soumise du Seigneur, qu'il m'arrive selon ta parole. »

Toute son activité ne fut que la réalisation parfaite de cette proclamation. Son intelligence, dont le libre exercice ne fut jamais contrarié par le désordre issu du péché, sa volonté, que le mal n'a jamais affaiblie, sa sensibilité très riche, mais toujours soumise, en faisaient, aux mains de Dieu, l'instrument le plus docile et le plus adapté à la régénération spirituelle de l'humanité.

Quel que soit l'aspect que Dieu imprimait à son existence, elle s'appliquait, en toutes choses, et de tout son être, à discerner ce qu'il voulait, tout ce qu'il voulait, et à l'accomplir avec une fidélité jamais démentie. « Elle marchait dans la droiture ».

II. — *Marie, corédemptrice*

Les hommes « se souviendront éternellement de la puissance du Seigneur ; car, en leur faveur, tu n'as pas épargné ta vie en voyant les souffrances et la détresse de ta race, mais tu nous a sauvés de la ruine... ».

L'audace attribuée à Judith épargna à ses compatriotes les horreurs de la prise d'assaut et de l'esclavage. Les vertus incomparables de Marie la mettaient à même de coopérer à une œuvre infiniment plus haute : offrir aux hommes de tous les temps et de tous les lieux, la possibilité de devenir enfants de Dieu.

Pour assurer cette coopération, elle n'a « pas épargné sa vie ». Aussi bien, elle était dotée d'un sens trop profond de Dieu et du péché pour avoir jamais pensé que l'humanité serait rachetée sans souffrance. Son esprit, pénétré par la lumière de la grâce, scrutait trop sûrement les Ecritures pour n'y avoir pas découvert la nécessité et le prix de l'expiation. Le message de l'Annonciation, à côté d'un honneur divin, lui proposait des « souffrances ineffables » : elle y avait répondu par une acceptation lucide et totale.

La souffrance imprègne sa maternité, dès le début. Elle l'atteignit d'abord dans l'intimité du foyer, puis de plus en plus au grand jour. La prophétie de Siméon promit à son enfant la contradiction et à elle-même un glaive qui lui transpercerait l'âme. La réalisation ne manqua pas. Ce fut la fuite en Egypte, le massacre des petits enfants de Bethléem, la perte temporaire de Jésus, puis l'opposition haineuse et croissante à son ministère public.

Quand son Fils consommait sur la croix le sacrifice qui nous sauvait, Marie était là, debout : ce sang qui coulait n'était-il pas le sien ? Cette vie livrée pour nous ne l'avait-elle pas donnée ? Ne devait-elle pas s'associer étroitement aux souffrances et à la mort du Rédempteur, pour devenir notre Mère ?

III. — *Sa gloire universelle et éternelle*

« Le Seigneur t'a bénie.... Il a rendu aujourd'hui ton nom si glorieux, que ta louange

ne disparaîtra pas de la bouche des hommes». Tu es la gloire de Jérusalem ; tu es la joie d'Israël ; tu es l'honneur de notre peuple.»

Le Seigneur a comblé Marie de bénédictions sans égales. Dès le premier instant, il l'a préservée de tout péché, même originel, même véniel. Elle est « pleine de grâce » ; le Seigneur est avec elle ; jamais en elle l'action de Dieu n'a rencontré le moindre obstacle. Elle est la fille bien-aimée du Père, qui met en elle ses complaisances.

Se trouve-t-il une créature célébrée comme Marie l'a été, l'est, et le sera, par des louanges aussi nombreuses, aussi constantes, aussi exigeantes et d'origine aussi diverse ? Au ciel, c'est la fête du Cœur : tous les anges et tous les saints célèbrent leur Reine, la Mère du Sauveur et du Créateur. Et le Fils de Dieu donne à sa Mère une gloire proportionnée à l'amour qu'elle lui témoigne.

La solennité même d'aujourd'hui est un acte de foi de l'Eglise entière, qui croit « que Marie, l'Immaculée Mère de Dieu, toujours Vierge, à la fin du cours de sa vie terrestre, a été élevée en âme et en corps à la gloire céleste ».

* *

Que chacun d'entre nous produise cet acte de foi de toute son âme ! Il nous unira plus intensément à notre Mère toute bonne, il fera pénétrer en nous quelque chose du ciel et nous donnera le sens de la vie d'ici-bas. Il nous apportera, dès maintenant, une grande joie, gage de celle que nous devons goûter éternellement, en compagnie de Notre-Dame, notre Mère, qui est la « cause de cette joie ».

RETRAITE EVANGELIQUE POUR JEUNES FILLES

VIII

Deuxième jour

LA CHANANEENNE

Mes chères enfants,

Un adage ancien dit qu'il sait vivre chrétiennement celui qui sait prier. Et c'est vrai. La prière est l'acte premier de la religion d'après S. Thomas ; elle est la source ou le canal de toutes les grâces divines. La prière est adoration, action de grâces, demande de pardon, supplication ; elle est, en même temps que l'hommage parfait de tout notre être à Dieu le moyen de tout obtenir de sa bonté. L'être religieux est essentiellement une âme de prière. Devoir envers Dieu, besoin de l'homme : telle elle nous apparaît. Elle est le bouquet parfumé de tous les sentiments les plus exquis du cœur humain. Aussi est-il indispensable que nous nous appliquions, pendant la retraite, à nous convaincre de cette vérité. C'est ce que nous ferons en méditant L'EVANGILE DE LA CHANANEENNE (Math., XV, 21-28 ; Marc, VII, 24-29).

« Jésus, se levant, partit de ce lieu (en Galilée) et se retira sur les confins de Tyr et de Sidon. Et étant entré dans une maison, il voulait que personne ne le sût. Mais il ne put demeurer caché, car une femme chananéenne, dont la fille était possédée d'un esprit impur, ayant entendu dire qu'il était là, entra, et elle se jeta à ses pieds, criant et lui disant : Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi ; ma fille est misérablement tourmentée par le démon... »

Ne pouvant tout relever dans ce texte sacré, contentons-nous de ce qui se rapporte à notre but : l'efficacité et la qualité de la prière.

* *

Le miracle de Jésus se passe dans une maison où Jésus s'était réfugié pour échapper à la foule et se reposer. Il ne voulait pas en sortir. Mais il est découvert par une femme, une pauvre mère dont la fille est gravement malade. Le pays qu'il traversait alors était païen ; païenne par conséquent était cette femme. On l'appelait « chananéenne », originaire du pays de Chanaan, pays idolâtre, ou « syrophénicienne », des confins de Tyr et de Sidon. Sa fille, dit-elle, est **cruellement tourmentée par le démon.** S'agit-il d'une vraie possession diabolique ? On n'en sait rien. Les anciens attribuaient facilement leurs maladies à l'action du démon « qui est homicide dès le commencement ». Ils conjuraient les sorts plus qu'ils ne prenaient de remèdes. Et encore ceux-ci étaient-ils souvent mélangés de superstitions.

Quoi qu'il en soit, représentons-nous cette femme triste, éplorée, n'en pouvant plus, se jetant aux pieds de Jésus, et criant de toutes ses forces pour attirer son attention : « Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi, ma fille est cruellement tourmentée par le démon ! » Les paroles ici sont tellement unies aux actions, qu'on ne peut les en séparer.

Voyez la foi de cette femme : « **Seigneur, fils de David** » ; sa confiance : elle se jette aux pieds de Jésus et sollicite une grâce à grands cris. Elle ne dit pas : Ayez pitié de ma fille tourmentée ; elle dit : « **Ayez pitié de moi** ». C'est la fille qui est malade ; c'est la mère qui souffre... Pauvre mère !... Cette foi, cette confiance, cette prière si touchante, ces cris déchirants eûssent dû toucher le Cœur de Jésus. O mystère ! il ne répond pas ; il fait semblant de ne pas la voir ou de ne pas l'entendre. Eh quoi ! ce Jésus que nul ne surpasse en bonté, qui a opéré tant de miracles — ils ne lui coûtent pas — fait la sourde oreille à ces cris d'une pauvre mère ! Est-ce cruauté, est-ce indifférence de sa part ? Qui pourrait le croire ? Il ne fait rien sans motifs. Il veut nous donner, et donner à tous les siècles, un exemple incomparable d'humilité, de confiance, et de persévérance dans la prière.

Pour se débarrasser des cris de douleur de cette femme, les apôtres disent à Jésus : Allons, faites-lui son miracle, qu'elle s'en aille ! Elle ne cesse de nous fatiguer de ses plaintes ! Et Jésus de répondre tranquillement : « Je ne suis pas venu pour ces gens-la, mais seulement pour les brebis perdues d'Israël !... » O bon Maître, quelle violence vous avez dû vous faire pour refuser ainsi votre secours à l'une de vos enfants, à une mère, à une mère qui souffre ! A-t-elle entendu, n'a-t-elle pas entendu la réponse ? La Chananéenne redit sa prière : **Seigneur, aidez-moi !** A-t-elle confiance cette femme qui, rebutée, insiste comme si Jésus n'avait rien dit ! Il n'a même pas daigné s'adresser à elle, c'est à ses apôtres qu'il oppose cette fin de non-recevoir, ou cette obéissance qu'il doit à son Père, puisque le Père a limité sa mission. La pauvre mère sait que Jésus ne peut rien refuser,